

MONTAIGNE - *ESSAIS*, I, 31 - DES CANNIBALES - EXTRAITS

1. Quand le roi Pyrrhus passa en Italie, et qu'il eut constaté l'organisation de l'armée que les Romains envoyaient contre lui, il déclara : « Je ne sais quelle sorte de barbares ce sont là (car les Grecs appelaient ainsi tous les peuples étrangers), mais la disposition de l'armée que je vois n'est certainement pas barbare. » Les Grecs en dirent autant de celle que Flaminius fit passer en leur pays, et Philippe lui aussi, observant
5 d'une hauteur l'ordonnance et la disposition d'un camp romain installé en son royaume sous Publius Sulpicius Galba. On voit qu'il faut éviter d'adopter les opinions courantes, et qu'il faut en juger, non en fonction des idées reçues, mais sous l'angle de la raison.
2. J'ai eu longtemps auprès de moi un homme qui avait vécu dix ou douze ans dans cet autre monde qui a été découvert en notre siècle, à l'endroit où Villegaignon toucha terre, et qu'il baptisa la France
10 Antarctique. Cette découverte d'un pays immense semble importante. Mais je ne puis garantir qu'on n'en fera pas d'autre à l'avenir, car bien des gens plus qualifiés que nous se sont trompés à propos de celle-ci. J'ai bien peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacités : nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent.
3. Platon fait dire à Solon, qui l'aurait lui-même appris des prêtres de la ville de Saïs en Égypte, que jadis,
15 avant le déluge, il y avait une grande île nommée Atlantide, au débouché du détroit de Gibraltar, et qui était plus étendue que l'Afrique et l'Asie ensemble. Et les rois de cette contrée, qui ne possédaient pas seulement l'île en question, mais s'étaient avancés en terre ferme si loin qu'ils régnaient sur toute la largeur de l'Afrique jusqu'en Égypte, et sur toute la longueur de l'Europe jusqu'en Toscane, entreprirent d'aller jusqu'en Asie et de subjuguier toutes les nations qui bordent la Méditerranée, jusqu'à la mer Noire.
20 Et que pour cela ils traversèrent l'Espagne, la Gaule, l'Italie, jusqu'en Grèce, où les Athéniens les combattirent. Mais quelque temps après, les Athéniens, et eux et leur île Atlantide, tout fut englouti par le Déluge [...]
5. Mais il ne semble pas que cette île Atlantide soit ce nouveau monde que nous venons de découvrir, car elle touchait presque l'Espagne, et ce serait un effet d'inondation incroyable que de l'avoir fait reculer
25 ainsi de plus de douze cents lieues. D'autant que les navigateurs modernes ont déjà presque acquis la certitude que ce nouveau monde n'est pas une île, mais de la terre ferme, et même un continent, attenant à l'Inde Orientale d'un côté et aux terres qui sont sous les pôles de l'autre, ou que s'il en est séparé, ce n'est que par un si petit détroit qu'il ne mérite pas d'être appelé « île » pour cela [...]
12. Pour revenir à mon propos, et selon ce qu'on m'en a rapporté, je trouve qu'il n'y a rien de barbare et
30 de sauvage dans ce peuple, sinon que chacun appelle barbarie ce qui ne fait pas partie de ses usages. Car il est vrai que nous n'avons pas d'autres critères pour la vérité et la raison que les exemples que nous observons et les idées et les usages qui ont cours dans le pays où nous vivons. C'est là que se trouve, pensons-nous, la religion parfaite, le gouvernement parfait, l'usage parfait et incomparable pour toutes choses. Les gens de ce peuple sont « sauvages » de la même façon que nous appelons « sauvages » les
35 fruits que la nature produit d'elle-même communément, alors qu'en fait ce sont plutôt ceux que nous avons altérés par nos artifices, que nous avons détournés de leur comportement ordinaire, que nous devrions appeler « sauvages ». Les premiers recèlent, vivantes et vigoureuses, les propriétés et les vertus vraies, utiles et naturelles, que nous avons abâtardies dans les autres, en les accommodant pour le plaisir de notre goût corrompu [...]
- 40 15. Ces peuples me semblent donc « barbares » parce qu'ils ont été fort peu façonnés par l'esprit humain, et qu'ils sont demeurés très proches de leur état originel. Ce sont encore les lois naturelles qui les gouvernent, fort peu abâtardies par les nôtres. Devant une telle pureté, je me prends parfois à regretter que

MONTAIGNE - *ESSAIS*, I, 31 - DES CANNIBALES - EXTRAITS

la connaissance ne nous en soit parvenue plus tôt, à l'époque où il y avait des hommes plus qualifiés que nous pour en juger. Je regrette que Lycurgue et Platon n'en aient pas eu connaissance, car il me semble
45 que ce que nous pouvons observer chez ces peuples-là dépasse non seulement toutes les représentations par lesquelles la poésie a embelli l'Âge d'Or et tout le talent qu'elle a déployé pour imaginer une condition heureuse pour l'homme, aussi bien que la naissance de la philosophie et le besoin qui l'a suscité. Les Anciens n'ont pu imaginer un état naturel aussi pur et aussi simple que celui que nous constatons par expérience, et ils n'ont pas pu croire non plus que la société puisse se maintenir avec si peu
50 d'artifices et de liens entre les hommes.

16. C'est un peuple, dirais-je à Platon, qui ne connaît aucune sorte de commerce ; qui n'a aucune connaissance des lettres ni aucune science des nombres ; qui ne connaît même pas le terme de magistrat, et qui ignore la hiérarchie ; qui ne fait pas usage de serviteurs, et ne connaît ni la richesse, ni la pauvreté ; qui ignore les contrats, les successions, les partages ; qui n'a d'autre occupation que l'oisiveté, nul respect
55 pour la parenté autre qu'immédiate ; qui ne porte pas de vêtements, n'a pas d'agriculture, ne connaît pas le métal, pas plus que l'usage du vin ou du blé. Les mots eux-mêmes de mensonge, trahison, dissimulation, avarice, envie, médisance, pardon y sont inconnus. Platon trouverait-il la République qu'il a imaginée si éloignée de cette perfection ? « Voilà les premières lois qu'ait données la nature. » [Virgile, *Géorgiques*, II, 20]

60 17. Au demeurant, ils vivent dans un pays très plaisant et bien tempéré. De telle sorte que, aux dires de mes témoins, il est rare d'y voir un homme malade. Ils m'ont même assuré qu'ils n'en avaient vu aucun de tremblant, ou aux yeux purulents, ou édenté, ou courbé de vieillesse. Ils se sont établis le long de la mer, et sont protégés du côté de la terre par de grandes et hautes montagnes ; entre les deux, il y a environ cent lieues de large. Ils disposent en abondance de poisson et de viande, qui ne ressemblent pas du tout aux
65 nôtres, et les mangent sans autre préparation que de les cuire. Le premier qui y conduisit un cheval, bien qu'il les ait déjà rencontrés au cours de plusieurs autres voyages, leur fit tellement horreur dans cette posture qu'ils le tuèrent à coups de flèches avant même de l'avoir reconnu.

18. Leurs cases sont fort longues, et peuvent abriter deux ou trois cents âmes. Elles sont tapissées d'écorces de grands arbres, un de leurs côtés touche terre et elles se soutiennent et s'appuient l'une l'autre
70 par le faîte, comme certaines de nos granges, dont le toit descend jusqu'à terre et sert de mur. Ils ont un bois si dur qu'ils s'en servent pour couper, en font leurs épées et des grils pour cuire leur nourriture. Leurs lits sont faits d'un tissu de coton, et suspendus au toit, comme ceux de nos navires. Chacun a le sien, car les femmes ne dorment pas avec leurs maris. Ils se lèvent avec le soleil, et mangent sitôt après, pour toute la journée, car ils ne font pas d'autre repas que celui-là. Ils ne boivent pas à ce moment-là, comme Suidas
75 l'a observé aussi chez certains autres peuples, en Orient, qui boivent en dehors des repas. Ils boivent plusieurs fois par jour, et beaucoup. Leur boisson est faite avec certaines racines, et a la couleur de nos vins claires. Ils ne la boivent que tiède, et elle se conserve deux ou trois jours ; elle a un goût un peu piquant, ne monte pas à la tête, est bonne pour l'estomac. Elle est laxative pour ceux qui n'en ont pas l'habitude, mais c'est une boisson très agréable pour ceux qui s'y sont accoutumés. En guise de pain, ils
80 utilisent une certaine matière blanche, semblable à de la coriandre confite. J'en ai fait l'essai : le goût en est doux et un peu fade.

19. Toute la journée se passe à danser. Les plus jeunes vont chasser les bêtes sauvages, avec des arcs. Pendant ce temps, une partie des femmes s'occupe à faire chauffer leur boisson, et c'est là leur principale fonction. Il en est un, parmi les vieillards qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, prêche en toute la
85 chambrée en même temps, en se promenant d'un bout à l'autre, et répétant une même phrase plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il ait achevé le tour du bâtiment, qui fait bien cent pas de long. Et il ne leur

MONTAIGNE - *ESSAIS*, I, 31 - DES CANNIBALES - EXTRAITS

recommande que deux choses : la vaillance contre les ennemis, et l'affection pour leurs femmes.

20. Et eux ne manquent jamais de souligner cette obligation, en reprenant comme un refrain que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiède et aromatisée. On peut voir en plusieurs lieux, et notamment
90 chez moi, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs épées et des bracelets de bois avec lesquels ils protègent leurs poignets dans les combats, et les grandes cannes ouvertes à un bout, par le son desquelles ils marquent la cadence pendant leurs danses. Ils sont entièrement rasés, et se rasent de bien plus près que nous ne le faisons, sans autre rasoirs pourtant que faits de bois ou de pierre. Ils croient que les âmes sont éternelles, et que celles qui ont bien mérité des dieux sont logées à l'endroit du ciel où le soleil se lève, les
95 maudites, elles, étant du côté de l'Occident.

21. Ils ont des sortes de prêtres ou des prophètes qui se montrent rarement en public, car ils résident dans les montagnes. Mais quand ils arrivent, c'est l'occasion d'une grande fête et d'une assemblée solennelle de plusieurs villages (car chacune de leurs cases, comme je les ai décrites, constitue un village, et elles sont à une lieue française les unes des autres). Ce prophète s'adresse à eux en public, les exhortant à la
100 vertu et à l'observance de leur devoir. Mais toute leur science morale ne comporte que ces deux articles : le courage à la guerre et l'attachement à leurs femmes. Il leur prédit les choses à venir et les conséquences qu'ils doivent attendre de leurs entreprises. Il les achemine vers la guerre ou les en détourne, mais à cette condition que, lorsqu'il échoue dans ses prévisions, et que les événements prennent un autre tour que celui qu'il leur avait prédit, il est découpé en mille morceaux s'ils l'attrapent, et
105 condamné comme faux Prophète. Et c'est pourquoi on ne revoit jamais celui qui une fois s'est trompé [...]

23. Les Cannibales font la guerre aux peuples qui habitent au-delà de leurs montagnes, plus loin dans les terres, et ils y vont tout nus, sans autres armes que des arcs ou des épées de bois épointées à un bout, comme les fers de nos épieux. Il est terrifiant de voir leur acharnement dans les combats qui ne s'achèvent
110 que par la mort et le sang, car ils ignorent la déroute et l'effroi. Chacun rapporte comme trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir bien traité leurs prisonniers pendant un temps assez long, et leur avoir fourni toutes les commodités possibles, celui qui en est le maître rassemble tous les gens de sa connaissance en une grande assemblée. Il attache une corde au bras d'un prisonnier, par laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur qu'il ne le blesse, et donne l'autre bras à
115 tenir de la même façon à l'un de ses plus chers amis. Puis ils l'assomment tous les deux à coups d'épée, et cela fait, ils le font rôtir et le mangent en commun, et en envoient des morceaux à ceux de leurs amis qui sont absents. Et ce n'est pas, comme on pourrait le penser, pour s'en nourrir, ainsi que le faisaient autrefois les Scythes, mais pour manifester une vengeance extrême.

24. En voici la preuve : ayant vu que les Portugais, alliés à leurs adversaires, les mettaient à mort quand ils
120 étaient pris d'une autre manière, en les enterrant jusqu'à la ceinture, puis en tirant sur le reste du corps force flèches avant de les pendre, ils pensèrent que ces gens venus de l'autre monde (qui avaient déjà répandu bien des vices aux alentours, et qui leur étaient bien supérieurs en matière de perversité) n'adoptaient pas sans raison cette sorte de vengeance, et qu'elle devait donc être plus atroce que la leur. Ils abandonnèrent alors peu à peu leur ancienne façon de faire, et adoptèrent celle des Portugais. Je ne suis
125 certes pas fâché que l'on stigmatise l'horreur et la barbarie d'un tel comportement ; mais je le suis grandement de voir que jugeant si bien de leurs fautes, nous demeurions à ce point aveugles envers les nôtres.

25. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort ; à déchirer par des tortures et des supplices un corps encore capable de sentir, à le faire rôtir par petits morceaux, le faire
130 mordre et dévorer par les chiens et les porcs (comme je ne l'ai pas seulement lu, mais vu faire il y a peu, et

MONTAIGNE - *ESSAIS*, I, 31 - DES CANNIBALES - EXTRAITS

non entre de vieux ennemis, mais entre des voisins et des concitoyens, et qui pis est, sous prétexte de piété et de religion)... Il y a plus de barbarie en cela, dis-je, que de rôtir et de manger un corps après sa mort.

135 26. Chrysippe et Zénon, chefs de l'école des Stoïciens, ont estimé qu'il n'y avait aucun mal à utiliser notre charogne à quelque fin que ce soit, en cas de besoin, et en tirer de la nourriture ; comme le firent nos ancêtres, assiégés par César dans Alésia, et qui se résolurent à lutter contre la famine causée par ce siège en utilisant les corps des vieillards, des femmes et autres personnes inutiles au combat. On dit que les Gascons, avec tels aliments, prolongèrent leur vie. [Juvénal, XV, 93] Et les médecins ne craignent pas de s'en servir pour toutes sortes d'usages concernant notre santé, soit par voie orale, soit en applications externes. Mais il n'y eut jamais personne d'assez déraisonnable pour excuser la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires.

145 27. Nous pouvons donc bien les appeler barbares, par rapport aux règles de la raison, mais certainement pas par rapport à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est tout à fait noble et chevaleresque, et a autant d'excuses et de beauté que cette maladie humaine peut en avoir : elle n'a d'autre fondement pour eux que la seule recherche de la valeur. Ils ne contestent pas à d'autres la conquête de nouvelles terres, car ils jouissent encore de cette fécondité naturelle qui leur procure sans travail et sans peine toutes les choses nécessaires, et en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leur territoire. Ils sont encore en cet état bienheureux qui consiste à ne désirer que ce que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au-delà est pour eux superflu.

150 28. Ceux qui sont du même âge s'appellent entre eux « frères », et ils appellent « enfants » ceux qui sont plus jeunes. Les vieillards sont des « pères » pour tous les autres. Ceux-ci laissent en commun à leurs héritiers la pleine possession de leurs biens indivis, sans autre titre que celui, tout pur, que nature donne à ses créatures en les mettant au monde. Si leurs voisins passent les montagnes pour venir les assaillir, et qu'ils remportent la victoire, le prix pour le vainqueur c'est la gloire et l'avantage d'être demeuré le plus valeureux et le plus vaillant, car ils n'ont que faire des biens des vaincus. Puis ils s'en retournent dans leur pays, où rien de nécessaire ne leur fait défaut, de même qu'ils ne manquent pas non plus de cette grande qualité qui est de savoir jouir de leur heureuse condition, et de s'en contenter. Les autres font de même : ils ne de- 8 mandent à leurs prisonniers d'autre rançon que l'aveu et la reconnaissance d'avoir été vaincus.

160 29. Mais parmi ces prisonniers, il n'en est pas un seul par siècle qui n'aime mieux mourir que d'abdiquer, par son attitude ou par sa parole, si peu que ce soit de la grandeur d'un courage invincible. On n'en voit aucun qui n'aime mieux être tué et mangé que de seulement demander que cela lui soit épargné. On les traite très libéralement, afin que la vie leur soit d'autant plus chère. Et on leur parle très souvent de leur mort future, des tourments qu'ils auront à y endurer, des préparatifs que l'on fait pour cela, de la façon dont leurs membres seront découpés, et du festin qui se fera à leurs dépens. Tout cela, à seule fin de leur arracher de la bouche quelque parole lâche ou vile, ou leur donner envie de s'enfuir. Pour obtenir cet avantage de les avoir épouvantés, et d'avoir triomphé de leur constance. Car en fait, à tout prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraie vic- 165 toire : Il n'y a de véritable victoire que celle Qui, domptant l'âme, force l'ennemi à s'avouer vaincu. [Claudien, *De sexto consulatu Honorii*, v. 248] [...]

170 35. Pour en revenir à notre histoire de Cannibales, il s'en faut de beaucoup que les prisonniers s'avouent vaincus, malgré tout ce qu'on leur fait subir ; au contraire, durant les deux ou trois mois qu'on les garde, ils affichent de la gaieté, ils pressent leurs maîtres de se hâter de leur faire subir l'épreuve finale, ils les défient, les injurient, leur reprochent leur lâcheté, et le nombre de batailles perdues contre les leurs. Je possède une chanson faite par un prisonnier, où l'on trouve ce trait ironique, leur disant qu'ils viennent hardiment tous autant qu'ils sont, et se réunissent pour faire leur dîner de lui, car ils mangeront du même coup leur père et leurs aïeux, qui ont servi d'aliment et de nourriture à son corps... « Ces muscles, dit-il,

MONTAIGNE - *ESSAIS*, I, 31 - DES CANNIBALES - EXTRAITS

175 cette chair et ces veines, ce sont les vôtres, pauvres fous que vous êtes. Vous ne reconnaissez pas que la substance des membres de vos ancêtres y est encore ! Savourez-les bien, et vous y trouverez le goût de votre propre chair ». Voilà une idée qui ne relève pas de la « barbarie ».

36. Ceux qui les peignent quand ils sont mis à mort, et qui les représentent quand on les assomme, montrent le prisonnier crachant au visage de ceux qui le tuent, et leur faisant des grimaces. Et de fait, ils
180 ne cessent, jusqu'à leur dernier soupir, de les braver et de les défier, par la parole et par leur contenance. Sans mentir, en comparaison de nous, voilà des hommes bien sauvages. Car il faut, ou bien qu'ils le soient vraiment, ou que ce soit nous : il y a une distance étonnante entre leur façon d'être et la nôtre.

37. Les hommes ont dans ce pays plusieurs femmes, et en ont un nombre d'autant plus grand que leur réputation de vaillance est plus grande. C'est une chose vraiment remarquable dans leurs mariages : si la
185 jalousie de nos épouses nous prive de l'amour et de la bienveillance des autres femmes, chez ces gens- là au contraire, c'est la jalousie qui favorise de telles relations. Plus soucieuses de l'honneur de leurs maris que de toute autre chose, elles s'efforcent et mettent toute leur sollicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles le peuvent, car c'est un signe de la vaillance du mari [...]

39. Et pour qu'on n'aille pas s'imaginer que tout cela se fait à cause d'une simple servilité à l'égard des usages, et sous la pression de l'autorité de leurs anciennes coutumes, sans réflexion ni jugement, et parce
190 qu'ils auraient l'esprit tellement stupide qu'ils ne sauraient prendre un autre parti, il faut montrer quelques uns des traits de leur intelligence. Outre celui que je viens de rapporter de l'une de leurs chansons guerrières, en voici une autre, d'amour cette fois, qui commence ainsi : « Couleuvre arrête-toi ; arrête-toi, couleuvre, afin que ma sœur prenne ton image comme modèle pour la forme et la façon d'un riche cordon
195 que je donnerai à mon amie ; et qu'ainsi à tout ja- mais ta beauté et ta prestance soient préférées à celles de tous les autres serpents. »

40. Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or je suis assez familier de la poésie pour dire que ceci, non seulement n'est en rien « barbare », mais que c'est même tout à fait dans le genre anacréontique. Leur langage, au demeurant, est un langage doux, dont le son est agréable, et qui tire un peu sur le grec par
200 ses terminaisons.

41. Trois d'entre eux vinrent à Rouen, au moment où feu le roi Charles IX s'y trouvait. Ils ignoraient combien cela pourrait nuire plus tard à leur tranquillité et à leur bonheur que de connaître les corruptions de chez nous, et ne songèrent pas un instant que de cette fréquentation puisse venir leur ruine, que je devine pourtant déjà bien avancée (car ils sont bien misérables de s'être laissés séduire par le désir de la
205 nouveauté, et d'avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre). Le roi leur parla longtemps ; on leur fit voir nos manières, notre faste, ce que c'est qu'une belle ville. Après cela, quelqu'un leur demanda ce qu'ils en pensaient, et voulut savoir ce qu'ils avaient trouvé de plus surprenant. Ils répondirent trois choses ; j'ai oublié la troisième et j'en suis bien mécontent. Mais j'ai encore les deux autres en mémoire : ils dirent qu'ils trouvaient d'abord très étrange que tant d'hommes portant la barbe,
210 grands, forts et armés (ils parlaient certainement des Suisses de sa garde), et qui entouraient le roi, acceptent d'obéir à un enfant et qu'on ne choisisse pas plutôt l'un d'entre eux pour les commander.

42. Deuxièmement (dans leur langage, ils divisent les hommes en deux « moitiés ») ils dirent qu'ils avaient remarqué qu'il y avait parmi nous des hommes repus et nantis de toutes sortes de commodités, alors que ceux de l'autre « moitié » mendiaient à leurs portes, décharnés par la faim et la pauvreté ; ils
215 trouvaient donc étrange que ces « moitiés »-là puissent supporter une telle injustice, sans prendre les autres à la gorge ou mettre le feu à leurs maisons.

MONTAIGNE - *ESSAIS*, I, 31 - DES CANNIBALES - EXTRAITS

43. J'ai parlé à l'un d'entre eux fort longtemps ; mais j'avais un interprète qui me suivait si mal, et que sa bêtise empêchait tellement de comprendre mes idées, que je ne pus guère tirer de plaisir de cette conversation. Comme je lui demandais quel bénéfice il tirait de la supériorité qu'il avait parmi les siens
220 (car c'était un capitaine, et nos matelots l'appelaient « Roi »), il me dit que c'était de marcher le premier à la guerre. Pour me dire de combien d'hommes il était suivi, il me montra un certain espace, pour signifier que c'était autant qu'on pourrait en mettre là, et cela pouvait faire quatre ou cinq mille hommes. Quand je lui demandai si en dehors de la guerre, toute son autorité prenait fin, il répondit que ce qui lui en restait, c'était que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui traçait des sentiers à travers les
225 fourrés de leurs bois, pour qu'il puisse y passer commodément.

44. Tout cela n'est pas si mal. Mais quoi ! ils ne portent pas de pantalon.

Orthographe et langue modernisées.